

FROSTIN, Charles, *Histoire de l'autonomisme colon de la partie française de Saint-Domingue aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Contribution à l'étude du sentiment américain d'indépendance*. Thèse ès lettres, Paris, 1972. 2 vol. dactyl. 858 p. 4 cartes.

G. Debien

Volume 28, numéro 1, juin 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303335ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303335ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Debien, G. (1974). Compte rendu de [FROSTIN, Charles, *Histoire de l'autonomisme colon de la partie française de Saint-Domingue aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Contribution à l'étude du sentiment américain d'indépendance*. Thèse ès lettres, Paris, 1972. 2 vol. dactyl. 858 p. 4 cartes.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(1), 116–118. <https://doi.org/10.7202/303335ar>

FROSTIN, Charles, *Histoire de l'autonomisme colon de la partie française de Saint-Domingue aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Contribution à l'étude du sentiment américain d'indépendance*. Thèse ès lettres, Paris, 1972. 2 vol. dactyl. 858 p. 4 cartes.

En choisissant d'étudier les composantes et le développement de l'esprit autonomiste des créoles et des non-créoles de Saint-Domingue M. Frostin a écrit un chapitre très important de l'histoire de la société coloniale aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, celui de son instabilité et de son perpétuel mécontentement en face de la métropole et de ses intérêts. Il faut préciser que cet esprit fut bien particulier à Saint-Domingue.

M. Frostin prend les choses à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et entend les mener jusqu'à la Révolution. La vue était ambitieuse. Il n'a pas examiné toutes les époques avec la même attention. Il s'est arrêté surtout aux années de crise, considérées comme spécialement révélatrices. Une seule source, capitale à vrai dire: la correspondance des administrateurs généraux de Saint-Domingue (Archives Nationales, Colonies C 9 A et B). Il a négligé les mille brochures, anonymes ou non, qu'ont fait lever les revendications et les contestations des colons. Elles sont la véritable presse d'opinion des îles. Il a laissé de côté les papiers, les correspondances des négociants et des colons, les mémoires que les uns et les autres ont écrits pour leur défense. Ici la lacune est énorme, surtout pour l'étude de la crise de 1763-1770.

Les origines cosmopolites de la population blanche ont fort peu joué ici, ou seulement aux débuts. Les sépultures d'étrangers dans les registres des paroisses qui commencent au XVII<sup>e</sup> siècle ou qui sont à peu près complets pour le XVIII<sup>e</sup> siècle sont peu nombreuses. Quelques Hollandais, quelques Espagnols ou Anglais, des Allemands et des "Génois" par groupes, dans deux ou trois paroisses après 1764. C'est tout. Les curés enterrent dans le cimetière de leur paroisse presque tous les étrangers, parfois des protestants, et les gens d'origine et de religion inconnues.

Compte beaucoup plus, l'incapacité que les colons disent quasi permanente, du commerce français de les approvisionner à bon compte de salaisons, de farine, de vin et de toile. L'égoïsme de la métropole interdisant les relations commerciales avec l'Angleterre et la Hollande, les colons ont le sentiment profond de la fragilité de la prospérité de la colonie. A

leurs yeux cette prospérité est liée à la liberté complète de leurs relations internationales. Cette volonté de libre commerce et donc de contrebande intense entretient l'esprit d'insoumission et explique le glissement de l'île hors de l'orbite de la métropole.

Une autre forme de l'esprit d'autonomie: les conseils supérieurs s'arrogent le droit de remontrances, de contrôler les dépenses militaires et l'octroi et se tiennent pour des assemblées représentatives de toute la colonie.

Cet écart fut élargi par l'insoluble question des dettes des planteurs envers le négoce des grands ports qui fournissent des esclaves, des vivres, et imposent aux colons des contrats de livraison. Les plantations doivent livrer aux créanciers toutes leurs productions. Les colons ont l'impression d'être dans un carcan permanent et serré.

M. Frostin n'a fait qu'évoquer le difficile problème des protestants, de l'esprit protestant au milieu des grandes crises coloniales. Ils auraient orienté la colonie vers les colonies anglaises du continent puis vers les nouveaux Bostoniens indépendants, vers la Jamaïque toute proche, c'est-à-dire vers l'idéal politique anglais. C'était déjà l'opinion du toujours regretté Joannès Tramond. Mais il faudrait apporter des noms, des dates, des correspondances. Ce sont les historiens anglais qui présenteront les premiers doutes. Mais il est des trésors documentaires non encore inventoriés: les courriers saisis au début des conflits maritimes par la marine britannique, et qui dorment au Public Record Office dans le fonds de la Haute Cour de l'Amirauté et surtout aux Archives de la vice-amirauté de la Jamaïque à Spanish-Town.

La conscience profonde que Saint-Domingue avait à se débattre au milieu de problèmes bien particuliers, inconnus et incompris en France: celui de l'esclavage, celui des gens de couleur libres se multipliant, s'enrichissant, aspirant à l'égalité politique avec les Blancs, était aussi une barrière, et que dire de la fierté d'une société qui pensait devoir tout à elle-même, qui avait fait la conquête agricole de toute une colonie? Se savoir le principal volant de la richesse de la France n'était pas fait pour accepter indéfiniment la tutelle d'une métropole qui ne pensait qu'à ses intérêts et n'entendait rien à la question coloniale.

Je crois que l'antimilitarisme était infiniment moins prononcé chez les colons que chez les magistrats et les fonctionnaires. C'était une manière de protester contre la corvée permanente qu'était le service de la milice. Chez les gens de justice, c'était une forme de jalousie sociale. Ils s'élevaient contre l'autorité qu'avaient gardée les états-majors qui décidaient de tout et empiétaient sur les pouvoirs civils.

Je ne sais si les mendiants, les vagabonds, les aventuriers de tout crin étaient hostiles à toutes les autorités, étaient menés par les mécontents et prêts à se mêler à tous les troubles, s'ils ont formé vraiment cette masse de manœuvres au service des agités. Mais je vois que les pauvres, les fainéants,

les inconnus sont enterrés en nombre infime dans les cimetières. Au reste je ne pense pas qu'il y ait à assimiler les troubles coloniaux à ceux de la France du XVII<sup>e</sup> siècle.

A la vérité cette étude de crises, de tous les mouvements sociaux, suite du mécontentement général, de l'esprit d'opposition et d'autonomie, n'est pas celle de tout le XVIII<sup>e</sup> siècle colonial, mais une ébauche, un peu hâtive parfois, il faut avouer. Mais elle fait réfléchir, fait pénétrer dans une société peu connue, encore mal comprise et qui pour finir n'inspire pas une sympathie tous les jours. Sur ce point, M. Frostin, j'en suis assuré, ne me contredira pas.

*Paris, France*

G. DEBIEN